

Le passage de la mer Rouge

par Jean-Bernard LIVIO

A l'approche des fêtes de Pâques, le chrétien dans sa pratique liturgique, le croyant dans ses souvenirs d'enseignement religieux reviennent inmanquablement sur cette page de la Bible célèbre entre toutes : le passage de la mer Rouge (Ex 13-14). Profitons-en pour une lecture attentive sous le double regard de l'historien et de l'exégète.

L'hébreu biblique nomme cette fête de Pâque *pessakh*, ce qui signifie précisément *passage*. La tradition religieuse, tant juive que chrétienne, va donc retenir dans sa foi autant que dans son imaginaire un « passage », décrivant - parfois avec beaucoup (trop ?) de réalisme - ses deux moments forts.

Avant : suite à une longue période tranquille qui suivit son installation en Egypte, le peuple des Hébreux fut réduit en esclavage, parce qu'« un nouveau Pharaon s'était levé ». Emmenant son pays dans une suite ininterrompue de guerres, Pharaon dû remplacer les hommes enrôlés dans son armée par une nouvelle force ouvrière, les étrangers « descendants de Jacob » qui étaient très nombreux. L'Egypte, à coups de fouets, les obligea à « faire des briques », élément nécessaire pour monter des murs, dans la double image de construire des maisons pour s'y sentir à l'abri et d'élever des barrières entre voisins. On connaît la suite : « un homme de la famille de Lévi », recueilli dans son petit moïse flottant sur le Nil par une princesse, sera élevé à la cour de Pharaon et redécouvrira ses origines en voyant la brutalité des contremaîtres contre ses frères de race ; il assassinera un contremaître et, devant la fureur de Pharaon, s'enfuira vers le « désert », comprenons dans ce no man's land où on

ne risque pas de rencontrer grand monde, si ce n'est... Dieu ! qui l'envoie en mission auprès de Pharaon pour l'obliger à libérer son peuple.

Après : le peuple « est passé » la mer (l'hébreu emploie toujours un passif lorsqu'il désire inviter son lecteur à voir dans l'événement une intervention de Dieu). Derrière lui, l'armée est engloutie, le danger est donc « passé » ; devant lui s'ouvre l'inconnu ; on ignore comment « ça passe ».

L'évidence et l'inexplicable

Les témoignages archéologiques sont assez éloquentes pour relever la véridicité d'un déplacement de populations à cette époque, qu'il faut situer peu après le règne de Ramsès II, probablement sous celui de son fils Merenptah (cf. la stèle de ce pharaon conservée au musée du Caire, qui nomme parmi les peuples et cités qu'il a combattus, « Israël »). Mais seule l'imagination débordante de certains ont voulu voir des restes de sels sur sa momie... L'égyptologie n'en dira pas plus, et cela peut se comprendre : quel gouvernement se vanterait de s'être fait voler sa main-d'œuvre, de surcroît gratuite ?

De ce passage, la tradition biblique va retenir deux éléments : l'évidence et l'inex-

plicable. L'évidence, c'est qu'«ils sont passés». Comprenons non pas par leur volonté propre, mais par une intervention que le texte nous invite à croire divine. L'inexplicable est souligné par la mise en scène volontairement non-raisonnable, tant aux yeux des intelligences de l'époque qu'à ceux de celles d'aujourd'hui.

Et pour que le lecteur ne cherche pas à expliquer, la narration biblique dévoile plusieurs indices visuels «impossibles» : «les fils d'Israël marchèrent à pied sec au milieu de la mer», «l'ange du Seigneur» et/ou «une colonne de nuée» s'interposèrent entre le peuple des fuyards et l'armée qui les poursuivait, les roues des chars des soldats se bloquèrent, «rendant leur conduite pénible». Et puis, il y a le plus «visuel» : deux murailles d'eau de chaque côté de leur avancée dans la mer ou, plus loin, «un fort vent d'est» qui refoule les eaux. Le lecteur égyptien s'étonnera d'autant plus de ce dernier détail, que jamais le vent d'est ne souffle dans cette région !

Que retenir de cette énumération de détails peu raisonnables dans une lecture actuelle ? Précisément ce que déjà l'épisode précédent du *buisson ardent* cherchait à nous faire comprendre : l'événement bien réel est an-historique, il ne peut être situé ni dans l'espace ni dans le temps et le narrateur multiplie les éléments qui nous obligent à le placer sur un autre plan ; et pourtant, il est bien réel, puisqu'il permet la suite de l'histoire, une libération.

C'est là précisément où vient s'enraciner notre foi, hier comme aujourd'hui. Car chacun peut vérifier qu'il y a eu «passage». Non pas comme cela est décrit - on ne le rappellera jamais assez, la Bible ne cherche jamais à nous dire le «comment» des événements, mais bien le «pourquoi» - mais comme j'en acquière la certitude en réfléchissant à ma propre expérience. «Je suis passé» ou plutôt on m'a fait passer en vue d'une libération. Car il n'y a pas de Pâque sans libération. La tradition biblique en est

bien convaincue : il ne s'agit pas d'expliquer un événement passé pour qu'enfin je croie, mais de lire et de comprendre dans mon présent les traces d'un passage semblable lorsque cela m'arrive. Alors, pourquoi pas le «passage de la mer Rouge»?... et tous les autres passages à venir.

Les liturgies juive et chrétienne ont donc bien raison de nous proposer le non-raisonnable, mais elles le font dans une célébration, à savoir dans un acte de foi d'une communauté, dans laquelle chaque membre est appelé à faire mémoire de tous ses passages, passés et présents.

C'est pourquoi l'Eglise chrétienne, enrichie de toute cette mémoire, peut mettre le mot au pluriel et nous inviter à faire nos «Pâques», à dire l'indicible, à chanter l'espérance que ce sera toujours ainsi avec Lui : le Dieu de Moïse, le Dieu de Jésus est Celui qui «fait passer» au-delà de toute peur et de toute fermeture, de toute mer et de toute mort.

J.-B. L.

Fermeture pour Pâques

L'administration et la rédaction de **choisir** ainsi que le CEDOFOR seront fermés pour les fêtes **à partir du jeudi 17 avril, à 17h.**

Réouverture le lundi 28 avril

à 8h30 pour la rédaction et l'administration, à 14h pour le CEDOFOR.